

Enfantines

Collection de brochures écrites et illustrées par les enfants

Lucien FERRY (12 a. 6 m.)

Linols gravés de Claude TRESMONTANT (10 a.)

Ecole FREINET - Vence (A.-M.)

PATRE EN AUVERGNE



EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ECOLE
VENCE (Alpes-Maritimes)

C. C. Marseille 115.03

EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE

C. FREINET, VENCE (Alp.-Mar.)

Chèques postaux Marseille : 115-03

COLLECTION DE BROCHURES ENFANTINES

Abonnement d'un an 40 fr.
Le numéro 5 fr.

FASCICULES PARUS ET EN VENTE

1. Histoire d'un petit garçon dans la montagne.
2. Les deux petits rétameurs.
3. Récréations. (Poèmes d'enfants).
4. La mine et les mineurs.
5. Il était une fois...
6. Histoire de bêtes.
7. La si grande jête.
8. Au pays de la soierie.
9. Au coin du feu.
10. François, le petit berger.
11. Les charbonniers.
12. Les aventures de quatre gars.
13. A travers mon enfance.
14. A la pointe de Trévignon.
15. Contes du soir.
17. Le journal du malade.
18. La mort de Toby.
19. Gais compagnons.
20. La peine des enfants.
21. Yves, le petit mousse.
22. Emigrants.
23. Les petits pêcheurs.
24. Quenouilles et fuseaux.
25. Le petit chat qui ne veut pas mourir.
26. ... Malin et demi.
27. Métayers.
28. Bibi, l'oie périgourdine.
29. La bête aux sept têtes.
30. Au pays de l'antimoine.
31. Maria Sabatier.
32. Que sais-tu ?
33. En forêt.
34. L'oiseau qui fut trouvé mort.
35. Diables.
36. Le Tienne.
37. Corbeaux.
38. Notre Coopérative.
39. Barbe-Rousse.
40. Chômage.
41. Pétoule.
42. Pierre-la-Chique
43. Le mariage de Niko.
44. Histoire du chanvre.
45. La farce du paysan.
46. La famille Loiseau - Loiseau en 1830.
47. La Misère (contes).
48. Les contrebandiers.
49. Un déménagement compliqué.
50. Arrière, les canons !
51. La plaine est vaste comme une mer...
52. Musicien de la Famine (contes).
53. Dans la mare du Beau Rostier.
54. La Fleur d'Argent.
55. Au Pays des Neiges.
56. Le Pec.
57. L'Ecole d'Autrefois.
58. Histoire de Blanchet.
59. Bêtes sauvages.

Lucien FERRY (12 a. 6 m.)
Linos gravés de Claude TRESMONTANT (10 a.)
Ecole FREINET - Vence (A.-M.)

Pâtre en Auvergne



LE DÉPART

J'avais six ans. Ma mère nous avait abandonnés. Nous étions trois enfants à la maison. Mon père allait à l'usine.

Il travaillait toute la journée, ne rentrait que le soir. C'était moi qui soignais mes deux petits frères. Je leur faisais des pommes sautées, des ragoûts, des gratins aux macaronis. Je les servais comme une petite maman. Et aussi je lavais leur linge. Ils mouillaient leur lit la nuit, c'était moi qui lavais leurs langes.

Mais la vie était trop dure. Papa ne gagnait pas assez d'argent ; il décida de me placer en service. Les dames de la Croix-Rouge me trouvèrent une place en Auvergne. Dans le train j'ai mangé du pain et du saucisson, et j'ai bu un quart de vin. Nous étions une trentaine d'orphelins qui, comme moi, allaient gagner leur vie. J'étais triste, je pensais à mon père, à mes deux petits poussins que je soignais avec tant d'amour ! Où étaient-ils, eux ? Ils étaient partis aussi et la maison était vide.

EN AUVERGNE

A une petite gare, ces dames m'ont fait descendre du train. Sur le quai, personne ne m'attendait. Un camionneur vint vers moi, me demanda mon nom et m'emmena dans une petite charrette traînée par un âne. En route je pleurais.

— Pourquoi pleures-tu, fils ?

— Je veux mon père et mes petits frères !

— T'en fais pas, ici tu auras de quoi te distraire.

Après deux kilomètres de trajet, la voiture s'arrêta devant une grande ferme. Un jeune homme cassait du bois. Il s'arrêta, vint vers moi en parlant auvergnat. Mais je ne com-



prenais rien à ce qu'il me disait. Je savais simplement qu'il était gentil et qu'il me souhaitait la bienvenue.

Toujours, il fut gentil avec moi ; mais un jour, après une petite dispute avec le fermier, il partit. Je le regrettai beaucoup.

Tout à coup, un gros homme ventru et fort sortit : c'était le patron.

— Ah ! c'est lui ! tu n'es pas costaud, mon pauvre gas, il faudra que tu travailles ; ici, il faut gagner sa vie !

AU TRAVAIL

Il m'emmena dans l'écurie, près des vaches et des petits veaux. Il me fit déshabiller, me donna une culotte de travail. Mais comme elle était trop longue, en deux coups de ciseaux, il la coupa à ma taille.

— Et maintenant, au travail !

Il me donna une hache, me conduisit au bûcher et après avoir rangé devant moi de gros « billots » de bois, il me dit :

— Allez, débrouille-toi.

Je ne savais pas manier la hache, j'avais peur de me couper les jambes ou les pieds, mais je m'appliquais de mon mieux. Tout à coup, je fus pris d'une grande tristesse. Je pensais à la maison, à ceux que j'avais quittés ; je m'assis par terre et me mis à sangloter.

Alors, mon ami, celui qui m'avais accueilli le premier, vint vers moi :

— Ne pleure pas, petit. Tu t'habitueras comme les autres. C'est un peu de peine à supporter. Je t'aiderai quand je le pourrai. Viens. Nous allons voir nos meilleurs amis.

LES BÊTES

Et il me conduisit vers les bêtes. Je vis de grandes familles de lapins qui me regardaient à travers leur grillage. Je leur donnai de l'herbe, amusé. Ils semblaient heureux et moi-même j'étais un peu consolé. Il y avait aussi quatre

ou cinq porcs qui grognaient dans leur bercail, des poules picoraien^t avec des oies. Les vaches rumaient près de leurs veaux. Il y en avait une trentaine. Elles étaient calmes et résignées et me regardaient de leurs gros yeux troubles.

J'avais peur de m'approcher d'elles. Jamais je n'avais vu de vaches et je les croyais très méchantes avec leurs cornes recourbées et leur grosse tête.

— N'aie pas peur, me dit mon ami. Il faut que tu les connaisses et que tu les aimes, car c'est toi qui vas les garder.



J'étais effrayé. Mais il me prit la main et me fit caresser le dos souple des bêtes.

— Tiens, voilà Blanchette, Paulette, Mimi, Frisette, Mémé, Reinette, et toutes les autres...

Les petits veaux m'amusaient beaucoup. Ils sautaient, gambadaient comme des petits veaux heureux. Je riais.

Le valet retourna à son ouvrage. Je restai seul. J'avais faim. Il fallut attendre le soir pour manger.

Vers huit heures, je mangeai de la soupe au lait, avec du pain. Je la trouvai bonne. Je dis bonsoir et j'allai me coucher avec mon ami. Nous dormions à l'écurie, près des petits veaux, sur la paille fraîche. Je ne pouvais pas m'endormir, je me mis à pleurer en silence, mais les petits veaux vinrent me consoler. Ils me mordillaient les cheveux, me léchaient le visage, alors je me mis à rire. Je les aimais bien.

PATRE

Le lendemain, à 5 heures, on me réveilla. Il faisait nuit. Le valet tira les vaches. Je le regardais faire, très intéressé. Je bus un bon bol de lait bourru et je partis garder les vaches. J'étais très ému devant ce grand troupeau de vaches qui s'en allaient calmement au pâturage. Le chien venait avec moi. Il s'appelait Faraud, il savait son métier et heureusement, il facilita ma tâche.



J'avais pour dîner un bout de lard et un morceau de pain. Heureusement, j'aimais le lard ! A midi, je rentrais les vaches et on les ressortait à 3 heures.

Ce soir-là, une vache, la Blanchette, s'en alla dans les carottes. Je ne savais pas ce que c'étaient que les carottes et j'ignorais que les vaches ne devaient pas les manger.

Tout à coup j'entendis crier et le patron arriva armé d'un gros bâton et il me frappa durement. Je pleurais et je désirais partir ; j'aurais voulu écrire à mon père, mais on se refusait à me donner son adresse. J'étais bien triste.

Toutes les semaines on faisait le pain. On n'en faisait que deux, mais ils étaient très gros. Je n'avais pas le droit d'en manger. Les patrons en mangeaient tant qu'ils voulaient. Cela me faisait envie.

TRISTESSES

Trois jours après mon arrivée, j'ai reçu un mandat de 100 francs pour moi. Le patron me l'a pris en me disant que je n'en avais pas besoin. J'étais trop petit pour avoir de





l'argent. Je me mis à pleurer et j'écrivis en cachette à mon père. Mais, hélas ! je n'avais pas son adresse.

J'écrivis : Monsieur Ferry, dans Paris-xviii^e.

Le patron était très dur avec sa femme. Il lui donnait de grandes gifles, alors elle pleurait, toute seule, dans la cuisine. Elle n'était pas très gentille pour moi, mais quand même ça me faisait de la peine de la voir pleurer.

Un jour, les vaches avaient brouté du blé dans un champ. Le soir, le patron me dit :

— Alors, tes vaches ont bien mangé ?

— Oui, patron.

— Tu leur as demandé si le blé était bon ?

Je commençai à rougir. Il vint vers moi et me battit.

AU VILLAGE

Une fois, j'ai été au village chercher du tabac pour le patron. La marchande était très gentille. Elle me demanda :

— N'as-tu pas faim ?

— Oh ! si ! je n'ai mangé qu'un bout de lard.

Alors, elle me donna une crêpe à la confiture. Comme elle était bonne, cette crêpe ! Je m'attardai un peu en route, mais à l'arrivée je fus battu par le patron qui attendait son tabac. Pourtant il me dit :

— « Ton père t'a envoyé 100 francs.

Il me dit de te les remettre.

Les voici, débrouille-toi ».

UN CAMARADE

J'étais ravi. J'avais un excellent camarade, Jacques. Je partageai mon argent avec lui. Il rangea sa part dans une valise. Moi, le dimanche, j'allai à la ville, j'achetai des cloches pour les vaches avec mon argent. Ainsi les vaches ne

se perdraient plus et moi j'étais content de les faire belles. Les cloches avaient coûté 50 fr. Il ne me restait plus un sou. Le patron était content. Pendant trois jours, il fut bon pour moi. Il me caressait les cheveux. Mais, après, la vie recommença.



Tous les soirs, Jacques et moi nous nous donnions rendez-vous. Jacques allait en cachette prendre des œufs au nid. Le patron ne s'en apercevait pas. On cachait les œufs dans une valise et le dimanche on les vendait à la ville. Nous gardions les sous pour faire un petit voyage.

PROJETS

Le dimanche, on faisait la pâtée pour les cochons. On mettait 50 kg. de pommes de terre dans une chaudière et quand elles étaient cuites, on les mélangeait à des légumes et à du son. Comme j'avais faim, je mangeais quelques pommes de terre.

Tous les dimanches, le patron tuait un lapin. Tout le monde en mangeait, sauf moi. Alors, j'allais au poulailler, vers le nid. Il y avait des œufs, j'en gobais quelques-uns. J'en prenais aussi que je donnais à Jacques. Un jour, on avait beaucoup d'œufs, on les rangea dans une caisse avec de la fibre. On cloua la caisse, on mit l'adresse dessus et on l'expédia par le camionneur. On reçut alors un beau billet de 100 fr. Nous faisons de grosses économies.

A la ferme, j'étais toujours maltraité, je ne pouvais plus y vivre ; alors, Jacques me dit :

— Il faut partir.

Nous avons décidé de partir un lundi et nous nous étions donné rendez-vous au pied d'un arbre. Nous avons une craie et quand nous avons quelque chose à nous dire, nous faisons une marque à la craie.

Je tombai malade et ne pus aller au rendez-vous. Jac-



ques m'attendit longtemps, puis il vint à la ferme et me trouva couché sur le lit de la patronne. Le docteur vint, j'étais très malade. Nous ne pûmes pas partir. Mais quand je fus guéri, nous partîmes sans rien dire, un samedi, après avoir nettoyé les écuries. Nous avons marché longtemps jusqu'au bout du Cantal. En route, nous n'avons rien mangé. Fatigués, nous sommes revenus à la ferme.

UN COUP DE CORNE

Il y avait un gros taureau très méchant. J'avais une coiffe rouge. Brusquement le taureau bondit sur moi et d'un coup de corne m'envoya en l'air. Je restai évanoui et l'on

dut me transporter à l'hôpital. J'y restai quinze jours.

Un dimanche, Jacques vint me voir ; je l'embrassai, j'étais heureux. Il m'apporta des œufs et du jambon.

— Mange, petit !

J'étais si content ! je chantais de joie.

— Tu sais, Jacques, dans quatre jours je vais sortir.

Revenu à la ferme, je dus travailler beaucoup et je n'avais pas beaucoup de forces. Un jour, je sortais le fumier de l'écurie. Un mandat de 100 fr. arriva pour moi. Le patron ne voulait pas me le donner. J'écrivis à mon père. Le patron lut ma lettre et, furieux, il me battit et me rendit mes 100 fr.

Le soir, je les donnai à Jacques.

— Combien avons-nous ? lui demandai-je.

— On a deux billets de cent francs, un de cinquante francs et deux francs. Dans quatre jours, on va au fond du Cantal chez mon oncle. Tu fais rendez-vous ici dans ce pré !

Le soir, j'allais me coucher. J'avais pris des œufs pour la route ; mais le lendemain, le patron me dit :

— Je t'emmène à la foire vendre les taureaux.

Adieu, mon voyage ! Nous partîmes à pied. Les taureaux se battaient. La route était triste !

Tous les samedis, les patrons allaient au théâtre. Le dimanche, ils allaient se promener en auto. Moi je restais à la ferme. Il y avait de plus en plus de travail ; je ne voyais pas souvent Jacques.



LE RETOUR

Un jour, deux gendarmes arrivent à la ferme. Ils me font appeler. J'avais peur ; que me voulaient-ils ? Oh ! rien de grave. Ils venaient me chercher pour me ramener à Paris. A la gare, je fus heureux de trouver Jacques qui m'attendait. Nous nous sommes embrassés, pleins de joie et le train nous ramena à Paris.

J'étais maigre, malade, sans courage. Je retrouvai une nouvelle maman, qui fut bonne pour moi, qui m'aime et que j'aimerai toujours.

Lucien FERRY (12 a. 6 m.)

Linols gravés de Cl. TRESMONTANT (10 a.)

Ecole FREINET - Vence (A.-M.)



Suite des fascicules parus
et en vente au prix uniforme de 5 fr.

- | | |
|---|---|
| 60. Les Louées. | 88. Vacher du Lozère. |
| 61. Firmin. | 89. Les Enfants de Coco. |
| 62. La Naissance des Jours (contes). | 90. Ils jouaient... |
| 63. Anes et Mulets. | 91. Fatma raconte. |
| 64. Sans Asiles... | 92. Les Montagnettes. |
| 65. Ecoute, Pépée... | 93. Joie du monde. |
| 66. Grand'mère m'a dit... | 94. Crimes. |
| 67. Halte à la douane l... | 95. Diouf Sambou, enfant du Sénégal. |
| 68. Histoires de Marins. | 96. La Mer. |
| 69. Longue queue, plume d'or. | 97. Houillos ou la découverte de la houille. |
| 70. Grèves. | 98. Le Ramadan. |
| 71. Au bord de l'eau. | 99. Biquette. |
| 72. Les Deux Perdreaux. | 100. Tim et Grain d'Orge. |
| 73. La petite fille perdue dans la montagne. | 101. Ame d'enfant. |
| 74. Conte d'une petite fille qui s'était cassé la jambe. | 102. Les aventures de cinq Mar- cassins. |
| 75. Sur le Rhône. | 103. Lettres du Sénégal. |
| 76. Christophe. | 104. Merlin-Merlot. |
| 77. Pâtre en Auvergne. | 105. Les têtards des Bérudières. |
| 78. Les Hurdes. | 106. L'Exode. |
| 79. Nouvelles aventures de Coco. | 107. Goupil le Renard. |
| 80. Au bord du lac. | 108. L'occupation. |
| 81. Histoire de Porsogne. | 109. Conte de la Forêt. |
| 82. Six petits enfants allaient chercher des figues... | La collection complète... 440 fr. |
| 83. En gardant. | |
| 84. Barbichon, le lièvre malin. | |
| 85. Saute-Rocher, le petit cha- mois de la montagne. | |
| 86. Petit réfugié d'Espagne. | |
| 87. Nomades. | |

ACHETEZ

- | | |
|--|-------|
| Gris, Grignon, Grignette.. | 20. » |
| La revanche de Cornancu. | 20. » |
| Petit Paysan (linos d'en- fant) | 15. » |



L'IMPRIMERIE • L'ÉCOLE



Le gérant : FREINET



IMPRIMERIE « ÆGÏNA »
COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
27, RUE DE CHATEAUDUN
CANNES (ALPES-MARITIM.)
